

Conclusion. Il faut renverser ces murailles C'est nécessaire et c'est possible. Le 24 février 1848, le peuple de Paris, soulevé, parcourait la ville cherchant à tout renverser, lorsque soudain, au milieu de ce brisement général de toutes choses, un ouvrier rencontra la figure du Christ sur la croix. Aussitôt il la prend, et, l'élevant au-dessus de sa tête : « Honneur à celui-ci, s'écrie-t-il, c'est notre maître à tous! » Et le peuple ému, au milieu de son agitation, de ses colères révolutionnaires, se mit à la suite de l'ouvrier et porta le crucifix à Notre-Dame. Ce soir, Messieurs, porté par son prêtre, Jésus-Christ passera dans les nefs de cette église. Vous viendrez en foule à sa suite. Vous lui ferez un cortège imposant et grandiose. Et par votre affluence, par votre attitude, par vos chants vous redirez ce cri sonore et vainqueur : « Honneur à Jésus-Christ! Il est notre maître à tous! »

Amen!

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

**La Religion est bonne pour le peuple...
pour les riches (Suite)**

MESSIEURS,

Les uns disent : « La religion est bonne pour le peuple. » Et les autres disent : « La religion est bonne pour les riches. » Pourvu qu'elles ne s'excluent pas, ces deux propositions sont non seulement inoffensives, mais absolument vraies. Je vous ai prouvé dimanche que la religion est bonne pour le peuple. J'ai à vous prouver aujourd'hui qu'elle est également bonne pour les riches, à qui elle s'impose comme obligatoire et comme nécessaire.

I. La Religion est obligatoire pour le riche.

Autant que pour le peuple, parce que devant Dieu tous les hommes sont égaux. Ils ont été tirés du même néant, et ils vont à la même destinée. Le plus fier potentat et le dernier de ses subordonnés sont frères. Il n'y a pas deux humanités. Donc il n'y a qu'une

loi morale et religieuse qui astreint l'humanité tout entière, ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas, le riche et le peuple, — et même *le riche plus que le peuple*. Pourquoi cela?

1° Le riche *est favorisé*. La religion est pour lui un devoir de reconnaissance. La richesse vient de trois sources qui sont l'hérédité, le travail personnel et la chance. Il y en a bien une quatrième : l'injustice. Mais je n'en parle pas. Ceux qui s'enrichissent injustement sont des êtres sans conscience. Ce sont des bêtes fauves qui vivent du sang des autres. Ce ne sont pas des hommes. Je les méprise et je passe. Voici un homme qui est riche *par hérédité*. Il a trouvé dans son berceau une fortune toute faite. Ouvrier privilégié, il a été payé d'avance. Qu'avait-il fait pour mériter un tel avantage? Rien. Plus le bienfait est grand et plus la reconnaissance doit être profonde. La religion est pour lui un devoir sacré de reconnaissance. Voici un homme qui s'est enrichi *par son travail personnel*. Il a calculé, il a entrepris, il a peiné, il a réussi. C'est bien. Mais que d'autres à côté de lui dont les sueurs n'ont pas été récompensées par les mêmes succès! Que d'autres qui ont beaucoup semé, beaucoup travaillé, et qui n'ont rien récolté! Dieu a béni et fécondé son labeur. La religion est pour lui un devoir sacré de reconnaissance. Enfin voici un homme qui est devenu riche *par chance*. Il a fait une spé-

culatation permise qui ne lui a rien coûté, et il a encaissé un bénéfice considérable. La fortune lui est venue en dormant. Il s'est couché pauvre et il s'est réveillé avec un gros lot. Or, qu'est-ce que la chance, sinon l'incognito de la Providence, sinon l'intervention imprévue de Dieu qui conduit tout? Cet homme est riche. Il ne doit sa richesse ni à lui ni à ses ancêtres. Il la doit à Dieu. La religion est pour lui un devoir sacré de reconnaissance. Le riche est un homme favorisé. L'importance de ses privilèges ajoute à l'étendue de ses obligations, bien loin de l'en décharger.

2° Le riche *est haut placé*. La religion est pour lui un devoir de bon exemple... *Maxime du Camp* raconte qu'étant en Algérie, il entendit dans une tente voisine de la sienne un soldat mourant qui disait au médecin : « Comme cela, major, c'est bien vrai, quand on est mort tout est mort? Après la vie il n'y a rien. — Non, il n'y a rien, répondit le médecin avec une froide indifférence. » Devant ce « non » menteur, continue M. du Camp, mon premier mouvement fut de me lever pour courir à cet homme et lui crier : « Malheureux, vous mentez! La vie n'est pas une parenthèse trop courte entre deux néants. Oui, pauvre soldat, il y a quelque chose après la mort, il y a l'éternité. » Mais le respect humain me retint, je tranquillisai ma conscience en me disant : J'irai tout à l'heure, quand le

médecin sera parti, et, après tout, cela ne me regarde pas. — Hélas! quand le médecin fut parti, et que je vous en semble, Messieurs? Ce moribond ignorant qui demande à l'homme instruit : Y a-t-il quelque chose après la vie? N'est-ce pas la grande foule, n'est-ce pas le peuple qui regarde vers les sommets, qui s'adresse à ceux qui sont haut placés, leur demandant ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire? L'exemple des classes riches entraîne la masse de la nation. Le peuple redeviendra chrétien au fur et à mesure que ceux qui ont reçu le don de l'intelligence et de la fortune lui donneront l'exemple d'une foi courageuse et communicative. Au moment de l'incendie du Bazar de la Charité, la duchesse d'Alençon demeure dans le brasier jusqu'à la fin, parce que, dit-elle, elle doit donner l'exemple, parce que les présidentes doivent sortir les dernières. Et son fils, qui connaissait bien la hauteur de son caractère et de son âme chrétienne, s'écriait à la première nouvelle de la catastrophe : « Si ma mère y était, elle est morte! » Voilà, Messieurs, la mission du riche. Haut placé, il doit donner l'exemple. Et à ce titre encore la religion est pour lui plus obligatoire que pour le peuple.

II. *La Religion est nécessaire au riche autant qu'au peuple, parce que tous les hommes ont non*

seulement la même nature, mais à peu près les mêmes besoins.

Pour tous les hommes le mal est attirant, la vertu est difficile, la douleur est inévitable, les tentations sont nombreuses. Personne ne peut se passer des croyances et des énergies religieuses, *le riche encore moins que le peuple*. En effet, le riche a deux tentations particulières très dangereuses et très subtiles : la jouissance et l'égoïsme... Et il n'y a que la religion pour le sauver de ces deux tentations.

1° La première tentation du riche, c'est *la jouissance*. Quand on est riche, quand on a tout ce qu'on désire, quand on est placé sur un piédestal et entouré de services, *on est tenté de jouir à l'excès*. Que fait la religion? *Elle modère la jouissance*. L'argent, voilà le grand instrument de la jouissance, et voilà le grand danger du riche. Écoutez-moi bien là-dessus.

Est-on coupable parce qu'on possède? Non. Est-on coupable, quand on possède, de vouloir posséder davantage? Non. La religion ne dit pas cela, et nul ne le croit. Des marchands, des banquiers, des propriétaires, de petits bourgeois entendent le dimanche, contre l'argent, des discours qu'ils semblent approuver, et le lendemain ils retournent à leurs affaires avec plus d'ardeur que jamais. C'est qu'en

effet, il est dans la nature des choses que l'homme agrandisse sans cesse le cercle où il est placé. Savant, il veut savoir davantage. Homme d'affaires, il veut posséder davantage. Cela est, cela doit être. Si vous l'interdisez, vous frappez de stérilité toutes les entreprises, vous tuez le travail et le progrès. La religion ne condamne donc pas l'argent comme un mal.

Elle le signale comme un danger. On pourrait comparer l'argent au fruit de la vigne. Le vin est excellent, et la sainte Écriture nous dit qu'il réjouit le cœur de l'homme. Et cependant, il y a un péril dans cette liqueur. Prise en trop grande quantité, elle enivre, elle trouble la raison, elle met l'homme au niveau de la brute. Ainsi l'argent, ce n'est pas un mal, mais c'est un danger. Et, en présence de ce danger, la religion intervient et dit : « Malheur à vous qui êtes riches, non pas parce que vous êtes riches, mais si vous mettez votre vie dans vos biens, si vous faites de l'argent un but au lieu d'en faire un moyen, si vous vous en servez pour la jouissance illimitée et défendue, et non pour votre honnête entretien et votre propre sanctification, et non pour la gloire de Dieu et le bien de vos frères ! Malheur à vous qui êtes riches, si votre vie n'est pas marquée par un peu de bien ! Encore quelques levers de soleil, quelques couchers, peut-être une aurore, un déclin, et tout sera dit de vous, et vos richesses seront anéanties, et vous apparaîtrez les

mains vides devant Dieu. » Ainsi parle la religion.

Et si vous l'éloignez des sommets de la société, où précisément la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses par les moyens mêmes qu'elles ont de se satisfaire... qu'arrive-t-il ? Vous brisez la digue du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, vous écarterez le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages. C'est tout simplement insensé. La religion est nécessaire au riche. Elle le modère. Et, de plus, elle l'attendrit.

2° La seconde tentation du riche c'est l'*égoïsme*. Quand on est riche, on est tenté, non seulement de jouir à l'excès, mais *de ne penser qu'à soi* et d'oublier le reste du monde. Ici, Messieurs, que personne ne jette la pierre à son voisin. Nous sommes tous logés à la même enseigne, et, dans les mêmes circonstances, exposés aux mêmes périls. Que le plus pauvre de mes auditeurs devienne riche subitement cette nuit. Je le lui souhaite. Mais je lui prédis que demain il aura toutes les tentations du riche. S'il n'y prend garde, il sera la proie de la jouissance et de l'*égoïsme*. Quand on est riche, on est tenté de ne penser qu'à soi... et si l'on succombe à cette tentation, c'est horrible ! Que fait la religion ? *Elle attendrit l'égoïsme*.

Elle éveille l'attention du riche sur ceux qui sont

placés un peu plus bas. Elle prêche au riche la justice, la bienveillance, la charité. Elle dit avec Léon XIII : « Que ceux qui sont riches aient un cœur et des entrailles pour ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Aux patrons, il est prescrit de considérer l'ouvrier comme un frère, d'adoucir son sort dans la limite du possible, et, par des conditions équitables, de veiller sur ses intérêts tant spirituels que corporels, et surtout de ne se départir jamais à son égard et à son détriment des règles de l'équité et de la justice en visant à des profits et à des gains rapides et disproportionnés. » La religion éveille l'attention du riche sur les droits, sur les besoins des moins favorisés, sur les réformes légitimes et possibles qui ont pour but de mieux répartir le bien-être et de faire participer le plus grand nombre à ce qui n'était jusque-là que le privilège de quelques-uns... Et la religion ne se contente pas d'émouvoir le cœur et d'inquiéter la conscience du riche.

— *Elle sollicite sa générosité* en faveur de ceux qui sont placés un peu plus bas. Armée des promesses et des menaces de Jésus-Christ, elle s'adresse aux égoïsmes d'en haut, elle les provoque, elle les amollit... et sous son influence des torrents de bienfaits descendent des sommets dans la vallée de la société. Que si vous me dites qu'il y a des riches qui ont de la religion et qui ne sont pas bienfaisants, miséricordieux, généreux pour les petits, je

vous arrête et je vous réponds : Pardon ! Ce ne sont pas des chrétiens. Ce sont des formalistes : ils ont les dehors de la religion, ils n'en ont pas l'esprit. Ce sont des hérétiques : ils enseignent au monde que l'Évangile est sans efficacité et que le sang de Jésus-Christ n'a arrosé la terre que pour y laisser la sécheresse du désert...

La religion, quand elle est vraie, intense, substantielle et vivante, agit nécessairement sur le riche. Elle le modère et elle l'attendrit. *Sans religion*, je vous demande un peu quelle puissance au monde empêchera les heureux de la terre de jouir à l'excès et de ne penser qu'à eux. Sans religion, nous revenons par la force des choses à l'esclavage antique, c'est-à-dire à un état social qui permettait à quelques hommes de s'amuser tous les jours de leur vie aux dépens des dix-neuf vingtièmes de leurs semblables changés en bêtes de service : *humanum paucis vivit genus*. Vous ne voulez pas de cela ? ni moi non plus. Donc ne dites pas que la religion n'est bonne que pour le peuple. Elle est obligatoire pour tous, elle est nécessaire à tous, elle est bonne pour tous !

Amen.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple...
pour les riches (*Suite*)

MESSIEURS,

La religion est également bonne pour le peuple et pour les riches. C'est vu. La religion est le trait d'union entre le peuple et les riches. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui.

Nous sommes divisés. Ce n'est pas niable. Des gens nés sur le même sol et qui reposeront dans le même cimetière se regardent comme des chiens de faïence et semblent vouloir s'entre-dévorer. Qui nous réconciliera? *La science?* non. Elle rapproche les distances, elle ne rapproche pas les cœurs... *La force?* pas davantage. Elle courbe les esclaves sous le même niveau, elle n'enchaîne pas les âmes dans le même amour... *La religion?* oui. On a dit que la religion était un ferment de division; et qu'elle coupait la nation en deux. Je ne connais pas de mensonge plus impudent que celui-là. La religion est essentiellement pacifiante et unitive. Elle adresse au riche et au peuple, aux grands et aux petits, à

ceux qui sont en haut et à ceux qui sont en bas, la parole de la réconciliation, et elle leur envoie l'homme de la réconciliation. Voyons cela. C'est admirable.

I. La religion adresse au riche et au peuple la parole de la réconciliation : *Vous êtes frères.*

1° La religion, Messieurs, est raisonnable et sincère. Elle n'achète pas la popularité avec des insanités et des mensonges. Donc elle n'enseigne pas l'égalité absolue, qui est une chimère et une impiété. En effet, les inégalités sociales existent et elles sont indestructibles. On peut les attaquer par la colère, les imprécations, les menaces, les excès de parole et de plume, les grèves obstinées, les voies de fait. On peut les déplacer par le travail ou par des moyens injustes et violents. On peut les atténuer par des réformes. On ne peut pas les supprimer. Ceux qui annoncent le règne d'une égalité absolue sont des farceurs, et ceux qui courent après cette chimère et croient la saisir demain sont des dupes. Je suppose qu'on décrète et qu'on opère un beau matin la répartition de la fortune publique entre tous les hommes devenus enfin égaux. Combien de temps cela pourra-t-il durer? Mais la journée ne s'achèvera pas sans que cet admirable équilibre ne

soit troublé et rompu. L'intelligence distinguée fera fructifier au centuple sa modeste part; l'intelligence vulgaire la conservera à peine. Vous verrez les uns dévorant leurs ressources dans la débauche, les autres les ménageant dans la sobriété. La vertu et le talent s'enrichiront encore aux dépens du vice et de l'ignorance. Et, au bout de vingt-quatre heures, la société vous apparaîtra divisée comme la veille en deux catégories : les grands et les petits. Les inégalités sociales sont indestructibles. Elles sont nécessaires et voulues de Dieu. Ce n'est pas la société qui est en cause ici, c'est Dieu. La société ne peut pas marcher sans la diversité des aptitudes et des professions qui répond à la multiplicité des besoins sociaux. Or, pour suffire à toutes les exigences du mouvement régulier de la société, Dieu, dans sa sagesse, a jugé bon de répartir inégalement les dons naturels, et cette répartition inégale des dons naturels amène nécessairement l'inégalité des conditions sociales. En somme, l'égalité absolue est une chimère, parce qu'elle va contre l'essence des choses, et une impiété, parce qu'elle va contre la volonté de Dieu. La religion n'enseigne pas une pareille imposture. Elle la laisse aux politiciens de bas étage qui exploitent cyniquement la crédulité populaire.

2° La religion dit au riche et au peuple : *Vous êtes frères*. L'égalité absolue est une démente; la fraternité humaine est une vérité.

Rien de plus raisonnable. Dans une famille, tous les enfants n'ont pas le même âge, ni la même intelligence, ni la même physionomie, ni la même vigueur physique, ni le même costume, et cependant ils sont tous frères, issus du même père et de la même mère, également aimés. L'un sera prêtre, l'autre magistrat, une fille entrera au cloître, un fils portera l'épée, et, si la famille est nombreuse, on verra de jeunes rejetons sortis de la même souche prospérer et grandir dans les carrières honorables de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. On pourra même en voir quelques-uns végéter dans des situations difficiles. Et si un jour, après des fortunes diverses, tous ces enfants reviennent au foyer qui les a vu naître, auprès d'un père et d'une mère courbés par l'âge et chargés de mérites, pensez-vous que l'inégalité apparente qui les distingue dans le monde les empêchera de se reconnaître pour frères et de s'embrasser comme tels sur le cœur toujours chaud de leurs vieux parents? Non... Eh bien, ainsi en va-t-il dans la société. Les conditions sont inégales entre les hommes, mais tous les hommes sont frères. Ils ont le même berceau : ils viennent tous d'Adam par voie de génération. Ils ont le même Rédempteur : ils ont tous été rachetés par le sang du Christ. Ils ont la même destinée : ils paraîtront tous devant la justice éternelle. Voilà l'enseignement de la religion. Rien de plus raisonnable!

Rien de plus salutaire. Comme dit Jules Simon :

« Le tort commun du riche et du pauvre, du patron et de l'ouvrier, c'est de ne pas entendre le Christ qui leur dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Et il ajoute : « Vous n'arriverez à rien avec l'arithmétique toute seule, avec la réglementation des heures de travail, des gains et des salaires... Pour que le monde marche bien, il faut y mettre la fraternité. » Oh ! que c'est vrai ! Et qui peut faire cela, sinon la religion ? La voici. Elle apporte aux hommes la parole de la réconciliation. Elle leur dit : « Vous êtes frères ! » Et sans discussion, sans coaction, par ce simple mot clair, net et puissant, elle atteint toutes les âmes : celles qui commandent comme celles qui obéissent, celles qui possèdent comme celles qui n'ont rien, celles qui souffrent aujourd'hui comme celles qui souffriront demain. Et déjà, à sa voix, on voit le respect et l'amour monter et descendre comme deux anges tutélaires le long de l'échelle sociale et en rapprocher les extrémités. On voit le pauvre regarder sans trop d'envie le riche qui s'incline tendrement vers lui. On voit ceux que les inégalités sociales divisent s'aborder et se saluer comme des frères. La religion, de sa main divine, tient allumé et flamboyant sur le monde le dogme sacré de la fraternité humaine... et la réconciliation commence. Elle fait plus et mieux.

II. La religion envoie au riche et au pauvre
l'homme de la réconciliation : le prêtre.

Messieurs, le prêtre n'a pas de plus beau rôle que celui de la réconciliation, et même, quand on a dit qu'il réconcilie les hommes avec Dieu et qu'il réconcilie les hommes entre eux, on a presque tout dit de lui. D'une phrase on a exprimé sa mission et épuisé toute sa gloire. Voyez un peu cela.

1° *Le prêtre est l'homme de tous* Il s'adresse à *tous les âges* de la vie. Il aime l'enfance, la jeunesse, et son bonheur est de l'instruire, de la préserver, de la purifier, de la sanctifier. Il aime l'âge mûr, et il voudrait sauver de l'oubli de Dieu, de l'entraînement des affaires et des passions tant d'hommes qui vivent ici-bas comme si la vie présente était tout. Il aime la vieillesse, et il accourt auprès des vies qui s'éteignent pour leur ouvrir les horizons de l'éternité et les transfigurer dans un dernier pardon. Le prêtre est l'homme de tous. Il s'adresse à *toutes les opinions* raisonnables. Ayez les idées politiques honnêtes que vous voudrez. Je vous jure que cela nous est égal. Vous avez une âme, n'est-ce pas ? vous êtes pécheur, vous souffrez et demain vous allez mourir. Cela nous suffit. Notre place est marquée auprès de vous. Nous accourons pour guérir votre péché, pour surnaturaliser vos douleurs, pour sanctifier votre mort. Nous écartons votre drapeau politique, et nous sommes vos humbles et affectueux serviteurs. Le prêtre est l'homme de tous. Il s'adresse à *toutes les conditions* sociales. Il visite

avec la même simplicité le roi, le savant, l'ouvrier, la grande dame, le paysan. Il aborde du même pas le palais et l'atelier, le salon et la cabane. Il regarde du même œil la pourpre et la bure : respectueux envers les puissants, mais sans flatterie, — secourable au peuple, mais sans chercher une vaine popularité, — redevable à tous, mais responsable à Dieu seul. Certes il ne méprise pas les distinctions sociales qui sont nécessaires et qu'il ne faut pas supprimer ; mais il ne leur donne qu'une valeur relative et contingente, et derrière ces décors de théâtre il aperçoit toujours les âmes qui ont les mêmes besoins, les mêmes aspirations, les mêmes misères. La religion prend son prêtre, elle le place au milieu de la société, et elle lui dit : « Tu es l'homme de tous. Va vers tous ! » Et le prêtre s'adresse à tous les âges, à toutes les opinions, à toutes les conditions... Et non seulement il circule dans toutes les fractions du corps social, mais il s'interpose entre le sommet et la base pour relier dans l'unité toutes les pièces de l'édifice.

2° *Le prêtre est le médiateur entre tous.* La société est effrayante à voir. Tandis que dans le monde animal tous les êtres mangent à leur faim et boivent à leur soif, dans l'humanité vous avez en haut l'abondance, en bas le déficit. Comment concilier ces deux extrêmes : ceux qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez ? Faut-il dire aux uns que tout est

bien et qu'ils n'ont qu'à jouir ? Non. Ce serait renier l'esprit de Jésus-Christ. Faut-il dire aux autres que tout est mal et qu'ils ont le droit d'établir l'égalité dans la possession et la jouissance ? Non. Ce serait renier l'esprit de Jésus-Christ. Quelques-uns veulent que le prêtre prenne le parti de ceux qui possèdent et qu'il se constitue le gardien du coffre-fort ; et quelques autres veulent qu'il prenne le parti de ceux qui ne possèdent pas et qu'il leur assure la moitié de l'héritage. Ministre de Jésus-Christ, le prêtre ne fait, ne fera ni ceci ni cela.

Médiateur pacifique, il s'interpose entre l'orgueil égoïste qui insulte d'en haut et l'envie niveleuse qui insulte d'en bas, entre ceux qu'on appelle les privilégiés et ceux qui s'appellent les déshérités ; il déclare à tous que la haine est impie et qu'elle ne résout rien, il prêche à tous la justice et la charité, disant au peuple : « Je te défends de prendre », — et au riche : « Je te commande de donner », — et à tous : « Aimez-vous les uns les autres. » Il est là au milieu du monde les deux mains étendues, l'une pour recevoir et l'autre pour distribuer. Il apaise les âmes, et il soulage les corps ; il modère les conflits et il amortit les chocs ; il dissipe les malentendus, et, dans la mesure du possible, il travaille à la solution des grands problèmes économiques qui tourmentent ce siècle.

N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, l'empereur d'Allemagne faire appel à l'évêque de Breslau,

et lui donner à présider l'une des sections les plus importantes de la Conférence de Berlin? N'a-t-on pas vu les ouvriers des docks de Londres faire appel au cardinal *Manning* et accepter son arbitrage? Et, dans une sphère infiniment plus modeste, est-ce que vous ne voyez pas tous les jours *vos prêtres* parcourir tous les degrés de l'échelle sociale, aller constamment des grands aux petits, et se jouer pour ainsi dire au milieu des mille et une nuances qui composent la surface mobile de ce monde?

Laissez-nous faire, Messieurs. Laissez-nous passer. Nous ne sommes pas les hommes d'un parti, d'une caste, d'une condition quelconque. Nous échappons aux classifications sociales, et nous avons la mission de les réunir toutes dans la même foi, le même respect, la même justice et le même amour! Nous sommes les hommes de tous et les médiateurs entre tous.

Notre mission est difficile, mais elle est splendide. Médiateurs, nous sommes souvent broyés entre les rouages que nous voulons accorder. Ministres de Jésus-Christ, nous sommes presque toujours méconnus comme notre Maître. Notre siècle n'est pas meilleur pour nous que les siècles précédents, et aujourd'hui plus que jamais il y a des gens qui se font une clientèle et une popularité en déchirant notre manteau et en nous jetant en pâture aux instincts dépravés du monde. Qu'importe? A ceux qui ne veulent ni nous comprendre, ni nous accepter,

ni nous rendre justice, nous disons comme Auguste à Cinna :

Tu trahis mes bienfaits? Je les veux redoubler.
Je t'en avais comblé, je t'en vais accabler.

Nous appartenons à Dieu et à tous. Et, jusqu'à la dernière minute du temps, nous resterons au milieu du monde, remplissant notre rôle de pacificateurs, travaillant à réconcilier les hommes avec Dieu et tous les hommes entre eux!

Amen!